

## Vrac de peintures de rupestre mémoire

(dialogue avec des tableaux de Jean Villalard)

*Notre passion apocalyptique n'a pas d'autre objectif  
que d'empêcher l'apocalypse. Nous ne sommes  
apocalypticiens que pour avoir tort. Que pour jouir  
chaque jour à nouveau de la chance d'être là, ridicules  
mais toujours debout.*

Gunther Anders, *Le Temps de la fin*

*Désormais, tout nous regarde.*

Bruno Latour

*Le quotidien s'invente avec mille manières de  
braconner.*

Michel de Certeau

Fait frais en février

Fait beau

La rue est en travaux la vitrine est opaque

Le flâneur curieux piétine sur le trottoir

La lumière qui entre est un œil qui regarde

Bonjour !

Le café n'est pas prêt mais déjà dans les veines

l'encre verte des émotions

*Qu'il pleuve ou qu'il fasse beau, dorénavant, on ne peut plus ne pas se dire que  
c'est en partie de notre faute.*

On traverse les archipels du temps

On ne sait pas si c'est hier si c'est demain

On découvre des gestes minutieux noyés

Dans le tohu-bohu des matériaux aléatoires

L'œil s'accroche à ce qu'il peut : une ombre

Un grain de sable le mystérieux rouage

D'une torture toujours possible

On se tient à des rambardes de barbelés

Sous nos pieds la matière se désagrège

On s'arrête

*La Terre devient sensible à notre action et nous, les humains, devenons quelque peu géologie !*

Dans un silence de menthe morte  
Les clameurs de la terre ont soif  
La peau du monde est si fragile  
La parole une si frêle salive  
De cette peau se fabrique le livre des humains  
(Et des peintures de rupestre mémoire)

On ne s'arrête pas

*On ne se guérit pas de l'appartenance au monde. Mais à force de soins, on peut se guérir de croire qu'on n'y appartient pas. Le temps n'est plus où on espérant « s'en sortir ».*

On feuillette le livre du monde  
(L'herbier des catastrophes)

On tourne les pages  
Et chaque page nous retourne

Une page la Kolyma  
La potence des perce-neige annonce  
Une ribambelle de printemps  
Désespérés  
(Les fleurs fanées repoussent-elles sur le fumier des illusions abandonnées ?)

Une page la Syrie en sang  
Il est assis au bord du ciel criblé de balles  
Il attend que la nuit le dévore  
Les oiseaux morts fusent comme des bombes  
Sur l'homme englué dans la boue  
(difficile parfois de savoir  
ce qui tombe ce qui s'envole)  
Les mots n'en peuvent plus de saturer la bouche  
La viande des morts  
(même lointaine)

Nous coupe l'appétit  
(Parfois)  
Et nous mâchons les herbes sèches  
La floraison d'argile

Une page la nature déflorée  
Chaque jour est la fin des jours.  
Chaque soir est la fin du monde.  
Chaque matin sa résurrection.  
Jusqu'à quand ?

*Contrairement à Œdipe, si longtemps aveugle à ses actions, devant la révélation des fautes passées, nous devons résister à la tentation de nous aveugler à nouveau, en acceptant de les regarder en face, afin de pouvoir nous tourner les yeux grands ouverts vers ce qui vient à nous.*

Une page les femmes dévastées  
Les fœtus de glaise se battent à mort  
Il en tombe des fleurs de sang séché  
Au fond des lacs oubliés  
Les ventres éviscérés du désert

*Pour le dire brutalement : nous ne pouvons pas continuer à croire à l'ancien futur, si nous voulons avoir un avenir.*

Toujours ces formes humaines qui refusent  
De disparaître  
Disputant aux rats leur pitance de nature morte  
Sommes-nous nés ?  
Sommes-nous morts ?  
Saurons-nous traverser ces fossés ces ravins  
Qu'inlassablement nous creusons  
Avec l'absurde convoitise de nos doigts  
Et l'avidité de nos dents ?

*Christophe Colomb prenait très au sérieux son prénom de « porteur de Christ ». convaincu d'aider son Dieu à franchir l'Atlantique de la même manière que le passeur Christophe avait permis à l'enfant Jésus de traverser le fleuve. Plus personne ne peut croire que nous ayons les épaules assez solides pour porter un tel poids. Nous devrions plutôt accepter de peser moins lourd sur le dos de ce qui nous porte à travers le gué du temps, à savoir Gaïa.*

Pas d'issue et pourtant la prune des sourires éclate  
La pluie dans les oreilles la filasse des cheveux

Ce qui pourrit nourrit  
Ce qui tue réincarne  
Ce qui assoiffe désaltère  
Ce qui déchire raccommode

Ce qui dénonce te prononce

*« Souviens-toi que tu es poussière et que tu retourneras à la poussière ! »,  
n'est pas une malédiction, mais une bénédiction : ce qui vaut par-dessus  
tout ne dure que par ce qui ne dure pas.*

*Paris, février-mars 2017*

Les citations en italiques sont tirées du livre *Face à Gaïa*, du philosophe Bruno Latour  
(éditions La Découverte, 2015)